

ramis reparut, accompagnée d'un homme âgé, dont le costume et les manières annonçaient un valet de bonne maison.

Après avoir salué profondément les dames et avoir lancé un regard observateur à Martigny, il dit en anglais que Son Honneur, M. le juge, présentait ses compliments aux dames Brissot et qu'il serait flatté de recevoir chez lui le gentleman français.

« Je savais bien ! » dit la mère en jetant un regard oblique à Clara.

Puis se tournant vers le vicomte :

« Allons ! mon cher compatriote, William va vous conduire chez son maître et vous n'aurez pas trop à regretter la nuit que vous comptiez passer dans la *bush*... Et puis, ajouta-t-elle en se servant à son tour de la langue anglaise, William voudra bien dire à M. Denison que je le prie de venir ce soir, en compagnie de M. de Martigny, prendre le thé avec nous à l'issue du dîner. »

William s'inclina, tandis que le Français se confondait en remerciements et exprimait le plaisir qu'il aurait d'accepter cette gracieuse invitation.

« Et M. Denison, de même, n'aura garde de refuser, répliqua Mme Brissot en souriant ; ainsi donc, à ce soir ! »

Et comme Martigny s'éloignait avec le domestique, elle donna l'ordre à Sémiramis de fermer le magasin, afin de pouvoir donner tous ses soins aux préparatifs de la soirée.

II

LE DIAMANT

La nuit tombait au moment où le voyageur et William, qui avait pris en main la bride du cheval, quittaient la demeure des dames Brissot. Heureusement, ils n'avaient pas à aller bien loin ; après avoir fait une cinquantaine de pas dans la principale et à peu près l'unique rue de Dorling, ils s'arrêtèrent devant une belle maison, construite en briques, entre une cour et un jardin également rempli de fleurs. Une grille de fer qui longeait la voie publique, était toute grande ouverte, comme si l'on eût attendu le voyageur. Ce fut encore une négresse qui s'avança pour prendre le cheval et le conduire à l'écurie, car, en ce moment où la partie mâle de la population se portait aux mines, il n'y avait que des femmes pour le service intérieur des habitations, sauf toutefois quelques domestiques dévoués de longue date à une famille, comme semblait être William.

Le guide introduisit Martigny dans un *parloir* où tout était propre, luisant, bien rangé. Les meubles, quoique de provenances diverses, semblaient être de grand prix ; un tapis moelleux recouvrait le plancher et un double candélabre, chargé de bougies allumées, répandait une lumière blanche et éblouissante dans toute la pièce.

Ce luxe, à quelques pas seulement d'un désert immense, au milieu d'une population assez insouciant sur le confort, étonnaient le vicomte déshabitué depuis longtemps des raffinements de la civilisation. Néanmoins son attention se porta d'abord sur le maître du logis qui s'avançait avec empressement pour le recevoir.

C'était un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, rose, frais, blond, à l'air plein de douceur, bien qu'une espèce de roideur magistrale se révélât dans la plupart de ses mouvements. Il était en habit noir et en cravate blanche, costume sévère qui contrastait avec la mise un peu sans façon des colons australiens ; mais M. Richard Denison étant comme nous l'avons dit, le juge de paix, c'est-à-dire, le premier magistrat de Dorling et lieux environnants, cette tenue cérémonieuse lui était sans doute imposée par ses fonctions.

Il vint secouer la main du voyageur et lui souhaiter amicalement la bienvenue ; Martigny lui dit en anglais en exagérant encore sa rondeur habituelle :

« Ah çà ! gentleman, je ne veux pas être chez vous une occasion de gêne ou de fatigue. Je ne suis pas difficile et je m'accommode de tout : un coin de natte pour lit, une croûte de pain pour souper me suffi-

raient à la rigueur, et j'ai souvent couché et soupé beaucoup plus mal.

— J'espère pouvoir vous offrir mieux que cela, monsieur le voyageur, répliqua Denison avec son sourire glacial, mais plein d'aménité ; usez à votre gré de tout ce qui m'appartient.

En même temps, il fit signe à William de conduire Martigny dans une chambre où il pourrait se disposer pour le souper qu'on allait servir à l'instant. Le vicomte, avant de sortir, transmit à M. Denison l'invitation de Mme Brissot et cette invitation parut causer une grande joie au jeune magistrat, malgré sa réserve ordinaire. Bientôt William rentra et dit avec la liberté d'un serviteur privilégié :

« Qui diable nous a-t-on envoyé là, Votre Honneur ? On avait parlé d'un gentleman appartenant à la *nobility* française et nous n'avons qu'un grossier *bushman* comme les autres ! Ah ! monsieur Richard, était-ce à vous d'accorder ainsi l'hospitalité à un inconnu ? »

— Allons, allons ! William, soyez plus respectueux pour mon hôte, répliqua Denison d'un ton d'indulgence ; quoique ce gentleman ait des manières un peu rudes, il est facile encore de reconnaître qu'il a longtemps vécu dans le monde choisi et je n'aurai pas à me repentir de mes attentions pour lui.

— Fort bien ; ce chercheur d'or en effet doit avoir tous les mérites à vos yeux, car vous l'avez accueilli sur la recommandation de ces dames Brissot... Et à ce propos, Votre Honneur, avez-vous réellement l'intention d'aller prendre le thé chez elles ce soir, comme elles vous y ont invité ?

— Pourquoi non, vieux grondeur ! Pour quels motifs refuserais-je cette invitation ? »

Bien que le juge n'eût pas élevé la voix, il avait un accent de sévérité qui intimida William.

« Certainement, balbutia-t-il, Votre Honneur a le droit d'aller où il lui plaît ; mais mon dévouement pour vous, monsieur Richard, me fait un devoir de vous avertir qu'on jase beaucoup dans le pays sur vos assiduités dans cette maison... Nul ne connaît le passé de la famille Brissot, et il est à craindre... »

— Il suffit, William, interrompit sèchement Denison, parce que vous avez servi mon père et que vous êtes à mon service depuis mon enfance, vous prenez avec moi d'étranges licences... Les dames dont vous parlez méritent tout votre respect, et souvenez-vous que je vous défends de vous exprimer désormais sur leur compte comme vous venez de le faire. »

Puis, voyant William interdit et affligé de cette verte semonce, il poursuivit d'un ton plus doux :

« Allons, vieux fou, ne songez plus qu'à vous escrimer pour l'honneur du logis... Et écoutez, ajouta-t-il en baissant la voix, je devine tes craintes, mais je veux bien te dire que ce que j'ai peut-être l'intention de faire, je ne le ferai qu'à bon escient... Maintenant songe à ta besogne et ne donne pas à ce gentleman une trop mauvaise opinion de notre hospitalité. »

William, satisfait de cette espèce de réparation, s'inclina en silence et se mit à l'œuvre aussitôt pour exécuter les ordres de son maître.

Quelques instants plus tard, Martigny et Richard Denison étaient assis dans la salle à manger, devant une table somptueusement servie. Le jeune juge de paix fit les honneurs du repas avec ce mélange de cordialité et de réserve qui semblait être le fond de son caractère. Martigny, de son côté, se montra joyeux convive et causeur agréable. Il avait beaucoup vu, beaucoup observé dans ses voyages, et il savait donner un grand charme à l'entretien. Toutefois il y avait souvent dans les idées du vicomte une hardiesse qui étonnait Richard et eût peut-être excité ses protestations, si sa parfaite urbanité ne lui eût fermé la bouche. La bonne harmonie n'avait donc pas été troublée un instant entre eux, quand le repas prit fin. La bouteille de porto ayant convenablement circulé, Denison dit avec une impatience mal dissimulée :

« Maintenant, si vous le voulez bien, monsieur, nous allons nous rendre chez ces dames qui nous attendent pour prendre le thé.

— C'est juste, répliqua le Français en rejetant le cigare qu'il était en train de fumer ; je n'aurais garde

de l'oublier, car Mlle Clara, ma compatriote, est vraiment une ravissante personne. »

Le juge fixa sur lui son œil bleu, qui, malgré sa douceur, ne manquait pas de pénétration, et il dit lentement :

« Vous trouvez donc miss Clara fort belle ? »

— C'est une des plus séduisantes jeunes filles que j'aie jamais vues, répliqua étourdiment Martigny ; et il fut un temps où je n'aurais pu la voir sans en devenir amoureux.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, je ne suis plus aussi prompt à m'enflammer ; cependant... oui... je crois encore qu'il ne faudrait répondre de rien. »

Denison continuait de l'observer avec attention ; mais il reprit bientôt d'un ton froid :

« Partons, monsieur ; nous ne saurions tarder davantage. »

Tous deux sortirent de la maison, et, comme la nuit était noire, William les précéda, une lanterne à la main. Ils passèrent devant le store, maintenant clos et silencieux. Après avoir pénétré dans la cour, ils gagnèrent le bâtiment habité par la famille, et dont les fenêtres, brillamment éclairées, étaient comme autant de phares au milieu des ténèbres.

Les dames se trouvaient dans un salon, meublé à l'europpéenne. Un service de thé en porcelaine japonaise était étalé sur un guéridon de laque. Mme Brissot, parée comme une chasse, les bras et les épaules nus, trônait sur un divan, à côté de sa fille, beaucoup plus simplement mise, mais toujours charmante. Deux personnes étrangères à la famille avaient aussi été invitées, M. Owens, employé du cadastre, personnage d'une certaine importance dans la colonie, et sa fille, à peu près de l'âge de Clara. Miss Rachel Owens oubliait peut-être la prudence habituelle aux femmes de sa nation, et peut-être aussi un observateur difficile eût-il pensé que ses cheveux étaient d'un blond trop hasardé ; mais elle était grande, élancée, elle avait un teint d'une fraîcheur éblouissante, et son caractère, plein de douceur, quoique un peu flegmatique, faisait bientôt oublier le léger travers de son éducation. C'était l'amie intime de Clara, et elle passait au store la plus grande partie de son temps, à moins qu'elle ne fût occupée d'étudier l'histoire naturelle, science pour laquelle miss Rachel semblait avoir une véritable passion.

Mme Brissot accueillit Martigny et Denison avec beaucoup d'empressement, tandis que Clara, à la vue du jeune juge de paix, devenait aussi rouge qu'une cerise mûre. On présenta Martigny à M. Owens, gros Anglais assez commun, et, en cette circonstance, Mme Brissot ne manqua pas de faire sonner le titre de son compatriote, les titres nobiliaires n'ayant nulle part autant de prestige que dans la démocratie Anglterre.

Aussi fut-ce d'un air tout à fait pénétré que M. Owens serra la main du chercheur d'or.

« Enchanté de vous voir, gentleman, lui dit-il en anglais ; c'est un grand honneur pour moi... Je suis flatté... tout à votre service, gentleman. »

Pendant que Martigny répondait, non sans une certaine nuance d'ironie, à ce compliment un peu primitif, Richard s'était approché de Mlle Brissot et lui avait pris la main en lui disant :

« Bonsoir, miss Clara.

— Bonsoir, monsieur Denison, » répliqua la jeune fille.

Et ce fut tout ; mais il y avait dans ce simple mot échangé entre eux plus de sympathie et de cordiale entente que dans de longs discours.

Bientôt la compagnie s'assit autour de la table à thé, et l'on se mit à parler français, langue que M. Owens seul ne comprenait pas. Toutefois, l'arpenteur ne se formalisa pas de cette inconvenance ; sa fille avait pris quelques leçons de français en Angleterre, mais elle le parlait imparfaitement quand elle était arrivée à Dorling, et le père n'était pas fâché que Rachel se perfectionnât dans cette étude en causant avec des Français. Il considérait donc la conversation comme une simple leçon de langue donnée gratuitement à sa fille, et il se consolait de son mutisme per-